

Philippe Menaut est éducateur spécialisé et déficient visuel. Il habite à côté de Moulins. Dès sept ans, il a vécu en institut. Il a travaillé plus de vingt ans en internat et est aujourd'hui formateur à Clermont-Ferrand. Il vient de publier une autobiographie(1). Ses parcours personnel et professionnel sont indissociables pour appréhender son approche du métier



Le « P'tit bigleux » voit les choses autrement

Philippe Menaut et l'institution. Un couple qui ne s'est quasiment jamais quitté. À coup de « je t'aime moi non plus », l'un ne va pas sans l'autre. Plus que cela, on ne peut pas comprendre les réflexions sur le travail social de Philippe Menaut sans appréhender son rapport à l'institution. L'histoire commence à l'âge de sept ans. Les médecins lui diagnostiquent une déficience visuelle sévère (2). À l'âge de neuf ans, conformément aux canons de l'époque, Philippe Menaut est placé dans un établissement : l'institut Montclair à Angers où il reste dix ans. Après un passage à l'université, il intègre une école d'éducateur spécialisé. Il retrouve ensuite l'internat, cette fois-ci comme professionnel. Au cours de sa carrière, il a travaillé avec des adolescents déficients intellectuels et avec des jeunes souffrant de déficiences visuelles avec handicaps associés. Il est formateur depuis une dizaine d'années.

T-shirt noir et blouson de cuir, « le bigleux » – comme il se nomme lui-même –, est un rockeur dans l'âme. Depuis l'adolescence, la musique l'a toujours accompagné. Elle lui a permis de se construire, alors qu'il était en quête d'identité. Le rock pour la rébellion et le blues pour la résistance.

Au cours de sa vie, Philippe Menaut s'est énormément formé. Il est titulaire d'un diplôme universitaire des professionnels de l'insertion des travailleurs handicapés (Dupith) et d'un diplôme des hautes études de pratiques sociales (Dhepas). C'est à cette occasion qu'il s'est rapproché de la sociologie clinique.

« On ne peut pas dissocier l'homme de son parcours. On est déterminé psychiquement et socialement. » Cet appétit pour la formation lui a permis de concrétiser sa quête identitaire. L'homme navigue entre deux mondes. *« Je fais partie du monde des voyants car je ne suis pas aveugle. Mais vraisemblablement, je ne vois pas comme il faut. Il faut donc le négocier sur un plan social. »* Un double jeu s'est mis en place. *« J'étais en même temps un éducateur et un représentant des usagers, de par mon passé en institution et parce que j'utilisais des services comme la Maison départementale des personnes handicapées. »*

« Le voyant fait l'aveugle »

Dans sa relation éducative avec les jeunes, Philippe Menaut les invite à parler de leur handicap. *« C'est un vrai objectif de travail pour l'éducateur, insiste-t-il. Il faut les accompagner dans leur propre réalité. »* *« Les voyants ne peuvent pas comprendre d'emblée »,* glisse notamment l'éducateur spécialisé aux jeunes. Cette posture permet aux usagers d'être dans la position de ceux qui ont quelque chose à apporter. *« C'est le voyant qui fait l'aveugle à partir de ce qu'il pense être la cécité et la basse vision »,* affirme même l'auteur dans son ouvrage. *« Mes deux caméras ne fonctionnent pas bien, mais mon cerveau a appris à s'en passer. Il a développé d'autres choses, comme la mémoire. »* Pour contrecarrer sa malvoyance, il a mis en place des stratégies de compensation. Il pondère toutefois cette logique. *« Le principe de compensation, relève-t-il, c'est de ramener quelque chose à un endroit où il y a un manque. Mais à un moment donné, il faut avoir conscience du manque. »* Ce qui

« Si l'on veut bien me reconnaître ma compétence, il est mis en doute ma capacité de l'exercer. »

n'est pas forcément le cas de Philippe Menaut qui a toujours eu une déficience visuelle. Il a compris ce phénomène par son parcours de formation. En étudiant son propre fonctionnement, il a pu mettre en place une relation éducative personnelle. Pour l'expliquer, l'éducateur se réfère à deux expériences. La première dans l'Orne, au début de sa carrière. Il travaille alors dans un « établissement à l'ancienne ». « On pouvait jouer au foot dans un tout petit coin du parc, se souvient Philippe Menaut. Il y avait de plus en plus d'enfants, car jouer au foot, était un moment de rassemblement. Un jour, on a déplacé les buts sur un plus grand terrain, situé devant la résidence, alors que c'était un lieu interdit par la direction, poursuit-il. Ce n'était pas un acte posé par les éducateurs, mais par le groupe », clarifie-t-il. La décision ne venait pas d'en haut, elle était le fruit d'un échange. En s'émancipant avec les enfants de la décision de la direction, il les a rendus acteurs.

« Ne pas savoir pour eux »

L'autre expérience se déroule avec des déficients visuels, à Moulins cette fois-ci. Il encadre à l'époque un groupe d'une dizaine de jeunes, âgés de seize à vingt et un ans. Ils sont installés dans une maison juste à côté de l'institut. La maison était dotée d'équipe-



Philippe Menaut est un rockeur dans l'âme : « J'écoute toujours ACDC »

ments électroménagers. L'idée, c'était d'apprendre, de temps en temps, à les utiliser car les jeunes allaient quitter l'institution. Un problème s'est posé avec le lave-linge. Il fonctionnait constamment.

Les éducateurs décident alors de mettre en place des groupes et des tournées. C'est un échec. Les tensions montent. Il n'y avait pas de respect de l'organisation. « Avec l'équipe, on s'est dit que nous étions à côté de la plaque. » Les éducateurs sont donc allés à la pêche aux infos. En interrogeant le personnel de la laverie de l'institut, ils se sont aperçus que les jeunes n'utilisaient plus ce service. Le lave-linge n'était pourtant qu'un outil pédagogique. Il n'avait pas vocation à remplacer la laverie.

L'équipe a donc écouté les explications des jeunes. « Nous avons accepté de ne pas savoir pour eux. » Une nouvelle fois, l'idée était d'amener les résidents à être acteurs. De leurs côtés, les jeunes pensaient qu'ils étaient obligés d'utiliser ce lave-linge. L'équipe

constate alors qu'elle avait mal expliqué le projet. Mais une autre raison est avancée. Les résidents voulaient surtout montrer qu'ils étaient des adultes responsables. Ce que ne reconnaissait pas l'institution en imposant une organisation.

Cet épisode du lave-linge a permis de discuter les droits et la place que l'on accordait aux jeunes majeurs de la résidence. À la suite de cet événement, une commission a été créée au sein du groupe pour définir le règlement intérieur. « On a reconsidéré les pouvoirs de l'institution », explique Philippe Menaut. « Si j'ai ce souci de valoriser l'autre dans son savoir, ses capacités, c'est que j'ai été sous l'égide d'une institution qui décidait de ce qui était bien pour moi... », constate-t-il. Son analyse est précise. Catégorique aussi. Elle souligne l'importance de la réciprocité et d'un échange horizontal entre éducateurs et usagers.

Un libre invalide

Philippe Menaut désapprouve aujourd'hui la formation dispensée aux éducateurs qui deviennent surtout des techniciens capables de conduire des projets et des réunions. « On perd cette notion de relation éducative. » Alors, que ce soit auprès des résidents qu'il a accompagnés ou des étudiants qu'il forme aujourd'hui, il suscite toujours une question : comment leur permettre d'être sujet et non assujetti ? « Par mon parcours, je sais que lorsque l'institution pose la main sur l'épaule, elle est lourde et dure à enlever », explique Philippe Menaut.

Cette analyse de sa propre expérience et ses réflexions sur le travail social lui ont permis aussi de construire son identité. Du fait de sa déficience, il a pu se retrouver, avec les résidents, « entre pairs ». Cette proximité était-elle dangereuse ? « Non, rétorque-t-il. Il faut faire la part des choses. » Mais il a dû aussi comprendre qu'il n'était pas un porte-drapeau des personnes handicapées. Inversement, à s'intégrer de plus en plus au monde des voyants, comme professionnel, on reconnaît moins son handicap. « Et moins on reconnaît la singularité, plus l'ordinaire sera difficile car on sera mis en difficulté. » Son positionnement a toujours été délicat.

Alors, valide ou handicapé ? Cette question épineuse a rythmé la vie de Philippe Menaut. Elle fut source d'adversité. Il n'a pas toujours été facile de trouver un emploi ou d'évoluer dans l'environnement professionnel quand la réalité du handicap rattrape le quotidien. « Si l'on veut bien me reconnaître ma compétence, il est mis en doute ma capacité de l'exercer », écrit-il dans son autobiographie. Depuis deux ans, il est reconnu travailleur handicapé. C'est un libre invalide. « J'arrive à une place et à une identité que j'ai choisie et que l'on ne m'a pas imposée. » Cette posture, il a mis plus de cinquante ans à la définir.

(1) Cultive ton jardin, p'tit bigleux ! L'Harmattan, 2013. Philippe Menaut perçoit ce livre comme son contre-don à la société. Depuis deux ans, il ne travaille que deux jours par semaine. « Je suis redevable », confie-t-il. Il le juge aussi comme une modeste participation à la réflexion : comment être un handicapé et participer à la vie sociale.

(2) Il a aujourd'hui moins d'un dixième à chaque œil.

Thibault Quartier

Crédit photos : T. Quartier